Un poète jurassien : Charles- Henri Martin

Autor(en): **Hilberer, Jules-Emile**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **32 (1927)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685097

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

UN POÈTE JURASSIEN.

CHARLES-HENRI MARTIN.

Etude biographique et littéraire par J.-E. Hilberer.

I.

Il est curieux que la Suisse romande, patrie de philosophes comme J.-J. Rousseau, H. F. Amiel, Ernest Naville, de romanciers comme Madame de Staël et V. Cherbuliez, de critiques comme Vinet et Ed. Rod, n'ait jamais produit de grands poètes. Le seul qui ait dépassé quelque peu le cercle restreint de notre pays, est le Vaudois Juste Olivier. Il est vrai que ces dernières années, toute une pléiade de nouveaux poètes, jeunes, enthousiastes, artistes pour la plupart, se sont révélés au public en des œuvres vraiment supérieures de forme et de fond, dont quelques-unes mériteraient de survivre. Pourtant parmi ces talents récents, combien en est-il qui possèdent l'envergure nécessaire à tout poète de haut vol? Ils sont rares ceux dont on peut plus ou moins prédire le triomphe futur; ils sont rares ceux qui font vibrer la grande lyre, la lyre d'ivoire, la lyre sacrée, portant au front la flamme des inspirés. D'emblée une question s'impose. C'est celle de rechercher les causes qui ont empêché la naissance d'une âme vraiment digne du nom de poète, capable de transporter dans les régions éthérées, de faire oublier les réalités de la terre et les vicissitudes de la vie.

A l'éclosion de toute manifestation d'art — et la poésie en est une — certaines conditions de la vie matérielle doivent absolument se trouver réalisées. Elles donnent au bourgeon la force de se développer et de devenir branche, — conditions de milieux, d'affinement des mœurs, de paix relative, fécondant les germes enfouis et leur permettant de s'épanouir librement. Ces conditions sont multiples; réalisées partiellement, elles déterminent une des manifestations du Beau. La poésie, ainsi que les autres essais de réalisation du Beau, a besoin pour épanouir superbement ses pétales tissés d'azur et d'or fin, d'une atmosphère sereine et calme. Elle a besoin, cette fée aux ailes diaphanes, cette amante mystérieuse, cette sœur du rêve qui murmurait si doucement à l'oreille de „l'Enfant du Siècle":

Partons dans un baiser pour un monde inconnu,

elle a besoin, dis-je, pour chanter ses chants désespérés, d'une

vie à l'abri des orages humains. Pour qu'elle puisse noter les sanglots de son cœur, il est nécessaire que la grande voix des démagogues et des révoltés ne couvre pas le cri mourant de son âme sanglante. Il me semble que justement chez nous deux conditions lui ont fait défaut ces dernières années: une paix relative et une langue riche.

Pour que le troubadour ciselle sirventes et tensons, pour que l'artiste de ses longs doigts pâlis, effeuille les roses de ses rêves, il faut la paix des jours tranquilles, la tristesse des tièdes crépuscules et la douceur des aubes parfumées. Pour chanter les roses d'Hafiz ou la blancheur des femmes-cygnes, lorsque la mitraille fait trembler les vitres, il faut s'appeler Goethe ou Théophile Gautier, c'est-à-dire se retirer dans la tour d'ivoire de l'olympienne sérénité. Mais de tout temps on a remarqué que les lyres se taisaient aux époques de luttes pour la liberté ou pour la vie, aux époques où quelque péril éminent concentre les forces de tout un peuple. Il en était ainsi à l'approche de l'an mille. Dans l'attente de la fin du monde prophétisée, le peuple n'osait plus vivre, l'âme n'osait plus penser; toute voix s'était tue.

La poésie est une fleur trop délicate pour n'être pas fauchée par les hourras des multitudes et par le sifflement des balles. Rome ne la connut vraiment que lorsque, fondée depuis longtemps, maîtresse d'un empire immense, elle entendait sans crainte gronder la guerre tout là-bas aux lointaines frontières. Alors dans sa villa de Tibur, Horace pouvait tout à son aise cueillir ses roses parfumées, Virgile chanter ses strophes harmonieuses et Cicéron déclamer ses longues périodes cadencées. Et ce qui est vrai pour Rome, l'est aussi pour les autres pays, sans en exclure la Suisse romande, ni même notre petit Jura bernois. Qu'avons-nous vu, en effet, au commencement du siècle passé? Les luttes et les dissensions politiques étaient à l'ordre du jour et étouffaient impérieusement toute tentative essayant de faire germer autre chose que les passions révoltantes. C'est à peine si quelque pamphlétaire osa élever sa voix et il fallut encore plusieurs lustres pour permettre à la science de sortir de sa torpeur. Est-il étonnant que parmi ces idées énervées par la lutte, enfiévrées par la résistance, aucun poète ne se soit levé et n'ait chanté bien haut, le front ceint de la couronne de laurier? On m'objectera peut-être l'exemple des Républiques italiennes, mais — c'est-ce qui me paraît la seconde cause de notre infériorité — jamais les poètes suisses, ceux de ces toutes dernières années exceptés, n'ont

eu à leur disposition une langue riche, haute en couleur et mélodieuse.

Par le fait de sa position géographique, par suite de son organisation sociale, deux éléments diamétralement opposés se sont toujours disputé la Suisse romande. — D'une part l'élément germain ou allemand s'infiltrant chaque jour davantage avec sa poésie austère et brumeuse, avec sa langue traînante et lourde. Vainqueur un instant à Neuchâtel, presque vaincu à Genève, il envahit lentement la plus belle partie du pays de Vaud: Montreux, ce Menton suisse, où le soleil est si doux, où le lac est si bleu. D'autre part, l'élément latin ou français, autochthone, mais trop souvent vaincu et toujours affaibli par cette longue lutte avec l'étranger, l'élément latin qui seul conserve à l'esprit sa légèreté, sa souplesse, sa grâce, sa poésie émue, légèrement sceptique, devant laquelle on se demande si le sourire est une larme et si les perles aux franges des paupières ne sourient pas.

De nos écrivains, les uns comme V. Cherbuliez et Ed. Rod, comme Madame de Staël et Rousseau se sont franchement déclarés pour l'élément français. Ils ont gagné une langue riche et sonore. D'autres hésitent, hésitèrent longtemps comme le mélancolique Amiel dont la pensée se voile trop souvent dans les brumes du Nord, comme Madame Necker de Saussure dont E. Rambert a pu dire: „Elle a des façons de s'exprimer qui trahissent une origine non française." Mais la plupart, sans même s'en rendre compte, subissent fatalement la désastreuse influence de cet éternel conflit entre deux idiomes ennemis; et dans la langue si dénudée et si décolorée d'un Henri Durand ou d'un Galloix, on a quelque peine à reconnaître le même langage qui permettait à Flaubert de composer ses éblouissantes descriptions et à Théophile Gautier d'exécuter ses incomparables symphonies.

A ces deux principales causes de l'infériorité relative de notre poésie romande, on pourrait en ajouter d'autres: le manque de centralisation, l'absence d'une capitale attirant à elle les forces vives du pays et donnant aux talents la suprême consécration. Et puis une cause indéniable et désolante est la mort prématurée de la plupart de nos poètes. Plus que la France, la Suisse romande est riche en prémices, on peut même dire, sans être taxé d'exagération qu'elle se compose surtout de prémices. Les talents n'arrivent que rarement à leur entière maturité. Faut-il des exemples? Les noms se pressent sous la plume: Monneron, Gal-

loix, Durand, Eggis, Ecoffey, Sciobéret, Alice de Chambrier et plus près de nous Paul Gautier, Edouard Tièche, et d'autres encore; eux tous n'ont donné que des promesses; soit que la vie ait exigé d'eux d'autres travaux pour parer aux nécessités de l'existence, soit qu'ils aient disparu avant l'âge, emportant dans leur cœur ces chefs-d'œuvre qui n'ont pu éclore. Charles-Henri Martin est de ce nombre, et c'est son talent que nous allons maintenant tâcher de révéler en essayant d'en faire connaître ses diverses faces.

II.

Ce n'est pas sans émotion que j'aborde la biographie de Charles-Henri Martin. Ce jeune poète, disparu à la fleur de l'âge, a en effet, tenu une grande place dans ma vie. Encore adolescent, ses vers chantaient déjà en moi. Non qu'ils soient parfaits, car il leur manque l'expérience du métier, expérience que l'on acquiert seulement au cours de très longues années. Mais il en découle tant de sincérité et de bonne foi, ils ont une allure si franchement modeste en même temps qu'harmonieuse, que mon cœur en fut touché et que Charles-Henri resta un de mes poètes de chevet. Pendant mon long séjour en Russie, ces vers si délicats, si gracieux m'ont toujours consolé dans mes heures de tristesse et de défaillance. Ne me parlaient-ils pas de la patrie absente? Ne faisaient-ils pas carillonner en moi les clochettes du souvenir? Ne contenaient-ils pas un souffle de ma ville natale? N'étaient-ils pas le reflet de ma propre jeunesse, de jours heureux trop tôt évanouis? Et aujourd'hui où les glaces de mon hiver approchent, ils sont encore là, ces vers; je les aime toujours et je voudrais les faire aimer à d'autres. Je voudrais aussi montrer que, quoi qu'on dise, la poésie n'est pas tout à fait lettre morte dans nos vallées jurassiennes. Le sol y est aride, dit-on; d'autant plus douces doivent être les fleurettes éparses que nous y rencontrons et que nous oublions parfois de cueillir.

Charles-Henri Martin est né à Bienne le 20 novembre 1865 et il y mourut le 16 avril 1886. „On peut presque dire qu'il y a vécu, dit son biographe, car sauf quatre années d'enfance passées à Stuttgart, son existence s'est entièrement écoulée, soit dans le lieu natal, soit dans le village d'Orvin qui n'en est séparé que par un chaînon du Jura."

De bonne heure il perdit sa mère. Il n'en reçut pas moins une éducation des plus soignées, grâce au dévouement de celle qui la

remplaça dans la maison paternelle[1]. Son caractère discret et indulgent, sa vivacité d'esprit lui assuraient partout des sympathies qui se maintenaient . A dix-huit ans il acheva ses études classiques sous la direction de son père. Il ne désira cependant pas se vouer à des études spéciales et préféra se mettre à l'horlogerie, se basant sans doute sur le principe qu'il n'y a pas de sot métier. On ne contraria pas ses intentions. Malheureusement

ses occupations furent souvent interrompues par le mal qui le rongeait impitoyablement. Mais comme toute âme sensible dans un corps débile, il avait un grand besoin d'épanchement, et l'on peut dire que c'est la douleur qui l'a fait devenir poète.

Et Charles-Henri Martin était poète dans toute l'acception du terme. Il ne se contentait pas d'aligner des mots et de les faire rimer entre eux d'une manière plus ou moins conventionnelle. Ses grandes qualités étaient le sentiment et le sens du rhythme. Aussi la plupart de ses compositions sont-elles des plaintes à la

[1] Le père de Ch.-H. Martin avait épousé en seconde noce, une demoiselle Borel, fille de Monsieur Eug. Borel qui fut pendant longtemps professeur à Stuttgart et auteur de divers ouvrages littéraires, entre autres d'un *Album lyrique de la France moderne*, édité et remanié à plusieurs reprises.

fois désespérées et résignées, mais toujours musicales, pleines d'harmonie et de grâce. Si parfois un rayon de gaieté y brille, on est presque tenté de soupçonner l'auteur de se révéler rhétoricien. Et pourtant, chose étrange! les pièces gaies sont celles où le poète réussit le mieux. Et sa gaieté est communicative; c'est une musique qui entraîne et qui charme, parce qu'elle évoque, en même temps que des images agréables, des pensées élevées et pures et un tour d'esprit original. Voici, par exemple, *Une Bernoise:*

Si vous connaissez ma Bernoise,
Vive comme un jeune lutin,
Un peu frivole, un peu sournoise,
Aux lèvres couleur de framboise,
Le cou d'un cygne et l'œil mutin,

Vous saurez que c'est ma maîtresse,
Folâtre enfant des bords de l'Aar;
Pour un rien elle entre en détresse,
Et, tremblante, à mon cœur se presse,
Lorsque nous rentrons un peu tard.

N'est-ce pas le jeune Musset qui chantait sur ce ton alerte, élégant et facile? J'ai, en effet, songé plus d'une fois à Musset en relisant Charles-Henri Martin, au Musset des *Contes d'Espagne et d'Italie,* de *l'Andalouse* et de *Don Paez.* C'est la même causerie charmante où se mêlent tristesses et sourires, sentiments intimes et mièvreries. Seulement Musset était un génie et Charles-Henri était un poète. Il n'en existe pas moins une certaine analogie entre ces deux lyriques Elle apparaît surtout dans les pièces sentimentales où, chez l'un comme chez l'autre, à des élans d'enthousiasme succèdent des moments d'abattements soudains et de grands désespoirs. Mais tandis que Musset reste terrassé, Charles-Henri se relève de ses blessures grâce à cette douce résignation qui lui était propre et qui lui versait du baume au cœur dans les moments difficiles.

Est-ce dire que la poésie du jeune Biennois était impeccable? Loin de moi la pensée de vouloir l'affirmer. Il commet généralement les fautes que l'on commet à son âge. Le nombre des syllabes et la césure ne sont pas strictement observés, les images sont parfois confuses, le style manque de précision et d'ampleur et les rimes ne sont pas toujours millionnaires. Cependant on ne saurait y méconnaître ni l'impressionnabilité de l'intelligence,

ni la sensibilité du cœur, ni la rare aisance d'une main qui sait manier la plume comme il convient à un poète et homme de lettres. Ce qui est certain, c'est que Charles-Henri avait le feu sacré et qu'il serait devenu un véritable artiste, si le sort ne lui avait pas brisé et le cœur et la lyre au matin de la vie.

De plus, Charles-Henri avait un grand souci de sa vocation. Le précepte de Boileau: „Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage" ne l'effrayait point. J'ai sous les yeux un exemplaire de ses poésies annotées de sa propre main. Le nombre est grand des retouches, des corrections, des surcharges qu'il y fit sans ménagement ni réserve, avec tout l'amour qu'il consacrait à son art. Ah! ils ne sont pas nombreux les poètes qui comprennent ainsi la mission sacrée de leur cœur en extase. Ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent, comme lui, s'écrier avec enthousiasme et sincérité:

Ce sera même un chant que mon dernier soupir.

En attendant Charles-Henri Martin chantait. Dans le monde de son entourage, c'est presque exclusivement ce qui est humble, chétif, misérable, opprimé, qui éveille sa sympathie: enfants qui pâtissent, animaux qui périssent, plantes brisées et flétries; à moins que ce ne soit un chant d'amour court et plaintif. Il ne se fait pas non plus d'illusions sur la destinée humaine; mais ici encore apparaît cette manière de se résigner qui touche et qui apaise presque aussitôt:

Ramper, grincer des dents c'est là vivre, je pense,
Oui, c'est vivre, mais quand à force de crier,
L'homme meurt, que faut-il qu'il fasse? — Il faut prier.

Charles-Henri Martin fait songer à un écrivain français du siècle dernier, mort également avant d'avoir pu achever son œuvre. Je veux parler de Maurice de Guérin (1810—1839) qui subit l'influence de Lamennais. De lui aussi George Sand eût pu dire qu'il avait „une organisation trop exquise pour supporter la vie telle qu'elle est arrangée en ce triste monde". Certes il reste loin de son devancier sous le rapport de l'ampleur de l'observation, de l'intensité de la réflexion et surtout du sens esthétique. Mais chez l'un comme chez l'autre il y a même sentiment de douloureuse insuffisance, même résignation exempte de révolte et même sympathie pour tout ce qui est humble, infime, froissé. Je n'hésiterai cependant pas à dire que, comme versificateur, comme artiste du rhytlime, le talent du jeune Biennois l'emporte sur celui du disciple de la Chesnaye, chez lequel les tournures et les expressions alambiquées sont fréquentes.

Charles-Henri Martin aimait bien aussi l'antiquité classique, et je parie que c'est à cette source inépuisable et limpide qu'il est allé chercher la sobriété et la clarté de l'expression dont se distinguent quelques-uns de ses morceaux. Il n'ignorait pas non plus la littérature allemande, surtout les auteurs de la période romantique: Heine, Lenau, Uhland, Chamisso. Voici, par exemple, une piécette charmante, d'une émotion discrète et sincère où l'on reconnaît tout de suite la manière si originale de l'auteur de la *Loreley*. Elle porte la date du 3 septembre 1883; l'auteur avait donc 18 ans. Je m'en voudrais de ne pas la citer en entier:

Si j'étais une fleur jolie,
Je voudrais parer ses cheveux;
Si j'étais la glace polie,
Je voudrais refléter ses yeux.

Je voudrais que son pied se pose
Sur moi, si j'étais un caillou,
Et si j'étais feuille de rose,
J'irais me coller à son cou.

Si j'étais la brise odorante
Dans ses boucles j'irais jouer;
Si j'étais l'onde murmurante,
Ses pieds blancs je voudrais baigner.

Si j'étais une coccinelle,
Je m'envolerais sur son bras
Et lui dirais: Vous êtes belle,
Pourquoi ne m'embrassez-vous pas?

Si j'étais un rayon de lune,
Je voudrais lui faire la cour:
Par ses volets, sans gêne aucune,
J'entrerais lui causer d'amour.

Petit oiseau je voudrais être,
Plumage vert, couleur d'espoir,
Et n'avoir qu'elle à me connaître,
L'admirer du matin au soir.

Parfois je m'approcherais d'elle,
Et m'avançant tout doucement,
La regardant, battant de l'aile
J'entonnerais mon plus doux chant.

Je lui dirais que je l'adore,
Quoiqu'étant un petit oiseau,
Et que dans mon sein bat encore
Un cœur dont je lui fais cadeau.

„C'est bien jeune", diront les sceptiques peut-être avec un sourire moqueur sur les lèvres. Oui, sans doute, c'est jeune! Mais est-ce un si vilain défaut que la jeunesse? En affaires, oui, car être jeune c'est être niais. En poésie non, car être jeune c'est être naïf. Et il n'y a de vrai poète que celui qui croit que c'est arrivé.

III.

L'œuvre poétique de Charles-Henri Martin n'est pas considérable. Elle tient en deux petits volumes que nous allons examiner brièvement. Le premier, intitulé *Erophiles* sortit de presse à la veille de Noël de l'année 1885. Il compte 110 pages et contient des mélanges, des sonnets, des bluettes, en tout 52 pièces diverses.

Erophiles! Voilà bien un titre capable d'inspirer des vers charmants. C'est en même temps un symbole, car l'érophile est une plante printanière d'une simplicité et d'une modestie surprenantes, et ces qualités seyaient au caractère de Charles-Henri Martin. Elle est, en effet, bien humble cette petite plante aux feuilles lancéolées, aux mignons pétales blancs ou roses qui fleurit le long des murs, dans les rochers, de préférence dans les lieux arides dès les premiers jours de printemps. Les botanistes l'appellent *draba verna,* et les gens du peuple „Mignonette" ou „Crolette". Charles-Henri l'aimait tout particulièrement et voici comment il la chante dans le prologue de son livre, en lui comparant ses timides essais:

Le long du mur du cimetière
Le mois d'avril nous ramena
Des fleurs du printemps la première,
La petite draba verna.

Elle a le doux nom d'érophile;
Pour la voir il faut la chercher,
Amante du printemps fertile,
Dans l'herbe elle aime à se cacher.

Nulle part elle ne pullule;
Peu de jours on la voit fleurir:
Sa fleur bientôt devient capsule,
Pleine des fleurs de l'avenir.

Et le vent disperse ces graines
Un peu partout, à tout hasard,
A travers monts, à travers plaines:
Chaque endroit en reçoit sa part.

Ce sont ici mes érophiles,
Ecloses dans un sombre cœur,
Pâles fleurs aux tiges fragiles,
Que je vous livre avec bonheur.

Puissent-elles porter leurs graines
Et les faire germer ailleurs;
Et, pour récompenser mes peines,
S'épanouir en d'autres cœurs!

Echos plaintifs de mes pensées,
Ces vers, sanglots d'un cœur altier,
Je vous les livre, âmes froissées:
Vous m'y trouverez tout entier.

Ce prologue est bien joli, n'est-ce pas? Ne contient-il pas des promesses et des pensées élevées? Aussi bien allons-nous faire maintenant une ample cueillette de cette moisson qui paraît se lever, mais que guette déjà la main implacable et destructrice de la destinée humaine.

En parlant de sa muse, l'auteur nous dit quelque part qu',,elle est petite et pâle'', et qu',,on respire en ses chants un air de décadence dont elle subit les lois''. Mais nous ne l'en croyons pas sur parole, surtout quand nous apprenons ce qu'elle aime cette muse aux douces sensations printanières et buissonnières.

Elle aime les grands bois, l'ombre, la solitude;
Elle aime s'entourer d'un mystère béni;
Sonder l'immensité fait sa plus chère étude:
Son idéal est dans l'azur de l'infini...

A nous dans la forêt les longues rêveries!
A nous du rossignol les nocturnes concerts,
Le murmure des eaux, le parfum des prairies;
A nous de découvrir les lois de l'univers!

Et puis nous marcherons encore avec elle quand elle dira:

Nous marchons dédaigneux de la foule stupide;
Quand nous nous y mêlons ce n'est que par hasard.
Notre âme vogue au loin dans l'éther et le vide;
Dans ce monde blasé nous sommes nés trop tard.

Nous cherchons l'idéal d'une extase parfaite,
Et nous irons ainsi, calmes, heureux, contents,
Jusqu'à ce que, pour moi, l'heure de la retraite
Sonne et la laisse seule au milieu des vivants.

Alors sur mon tombeau ma muse solitaire
Reviendra chaque soir, invisible rêver.
Près d'elle en attendant je vis, j'aime et j'espère:
Ce que j'ai commencé, je pense l'achever.

Mais voici une chanson américaine; c'est *la Chanson du gazon.* Sauf quelques gaucheries, quelques tournures malheureuses, le vers en est fort bien mené et d'un effet original.

Je vais croissant, croissant partout:
Au bord de la route poudreuse
Et sur les rives des ruisseaux,
A l'ombrage des verts rameaux,
Le long de la colline herbeuse,
Partout...

Je vais croissant, croissant partout:
L'on n'entend pas ma voix légère
Et l'on ne me voit pas venir.
C'est l'ombre qui me fait grandir
Et l'aurore qui m'est si chère,
Partout!

Je vais croissant, croissant partout:
Je chante la grandeur du Maître
Et les louanges de ce Dieu
Qui veut que je pare tout lieu
Et qui me fait toujours renaître
Partout!

Ce qui est curieux, c'est que Charles-Henri Martin réussit souvent avec un rare talent dans l'art si difficile de la traduction et de l'imitation des romantiques allemands. Ceux qui sont tant soit peu versés dans la littérature d'Outre-Rhin connaissent tous la très jolie chanson de Grün: „Du Ring an meinem Finger, du goldenes Ringelein...'' Nous la retrouvons dans le recueil du jeune Biennois. Comme son modèle, le poète sait être simple et précis. Sa version est fidèle, elle rend exactement la pensée de l'auteur, sans toutefois s'écarter du génie de la langue française. Regardons avec lui à travers l'anneau mystique retiré du doigt:

Ainsi qu'une lorgnette
Je le tins sur mes yeux,
Et par cette lunette
Regardai terre et cieux:

O montagne sauvage,
Moisson d'or, vert coteau;
Quel charmant paysage
Dans un cadre si beau!

Ces maisons, ces charmilles
Au versant de ces monts,
Ces faux et ces faucilles
Brillant dans les moissons!...

Des villes, des villages,
Des forêts et des bois,
Et plus haut des nuages
Se pressant à la fois...

Quel charmant paysage
Dans ce don précieux,
Et l'homme et son ouvrage
Et la terre et les cieux!

La Lyre est un morceau d'une allure plus ample et plus grave. Je ne goûte cependant guère l'image de ce poète désespéré à outrance qui, avant de mourir, jette sa lyre dans la bourbeuse vase d'une eau stagnante:

Et nul ne découvrit dans la fange noirâtre
La lyre que cacha le poète mourant.

Est-ce étonnant, du reste, si ces pensées de la mort sont fréquentes dans l'œuvre de Charles-Henri Martin? Sans vouloir faire allusion à la maladie qui minait le poète, on a souvent besoin d'une bonne dose de courage pour voir la vie en beau. Il faudrait des verres en couleurs, tels que le mauvais vitrier de Baudelaire ne possédait pas, des verres roses, rouges, bleus, brillants, châtoyants, des verres magiques, des vitres de paradis. Ces verres-là, ne les trouve pas qui veut, et la muse dépend trop de l'état mental et psychologique de son poète pour qu'elle puisse chanter à son insu.

Les *Génies* ont été inspirés des *Djinns* de Victor Hugo. On y chercherait en vain le coloris, le rhythme savant, l'art subtil et inimitable de l'auteur des *Orientales*. Pourtant cette pièce contient de réelles beautés, surtout au point de vue de la grâce et de l'harmonie. Ce sont bien ces troupes d'esprits bienfaisants ou malfaisants, supérieurs aux hommes, inférieurs aux anges, dont se sont emparées nos légendes et qui voltigent dans l'air au souffle de la nuit.

Jadis et maintenant nous ramène au *Bon vieux temps helvétique* de Juste Olivier; mais tandis que le poète vaudois nargue le passé avec verve et avec une ironie plaisante et que, par conséquent, il se console facilement du changement, Charles-Henri reste anxieux; pour lui l'amour d'aujourd'hui a perdu son arc et sa flèche dans un égout.

Il existe dans le volume de Charles-Henri Martin également quelques très jolies pièces descriptives. Telles sont: *Orvin, Le sentier sous la roche, Au bord de l'eau.* Les vers harmonieux y abondent et la beauté du paysage leur donne une allure de fraîcheur et de sérénité qui plaît.

Orvin! Le val d'Orvin! Qui ne connaît ce riant village et cet idyllique vallon où court un ruisselet jaseur, où au printemps, les prairies sont émaillées de fleurs multicolores, où les oiseaux chantent leurs ritournelles: merles, bouvreuils et fauvettes, où la vie se déroule paisible et calme entre les pentes escarpées et boisées de deux chaînes de montagne? Ce petit coin, à l'écart du bruit énervant du monde et des cités, pouvait et devait inspirer

un poète qui en connaissait les moindres cachettes, les refuges les plus agrestes:

Partout des bois épais où le chêne et le hêtre
Poussent près du sapin. Là-bas de hauts rochers;
Partout des prés fleuris ou les troupeaux vont paître,
Des champs et des vergers.

O tranquille séjour, charmant petit village,
Loin des plaisirs du monde et du bruit des cités,
Nul homme n'a chanté ta montagne sauvage
Et tes simples beautés...

Combien de fois, enfant, j'ai gravi la montagne,
Au sentier escarpé je m'arrêtais souvent;
A mes pieds je voyais l'onduleuse campagne
Sous moi se déroulant.

Si quelque jour, plus tard, lassé de l'existence,
Du monde et de ses feux, en paix je veux finir,
Ici je reviendrai vieillir plein d'espérance
Et plein de souvenir.

Mais la meilleure de toutes les pièces de ce genre est celle entitulée *Au bord de l'eau.* Le rhythme en est si ingénieux qu'il semble vous faire devancer le flot entraînant et rapide. Ecoutez plutôt:

Ah! je voudrais toujours, toujours,
Ainsi de l'œil suivre le cours
De l'eau qui passe,
De l'onde que je vois couler
Et lentement se dérouler
Dans l'herbe grasse.

Jamais je ne puis me lasser
De voir ainsi le flot glisser,
Le flot tranquille,
Et d'ouïr le clapotement
De l'eau qui pousse en sanglotant
L'algue mobile.

J'aime aussi le bruit du lavoir
Que j'entends retentir le soir,
Bruit monotone
Qui se mêle au bruit incertain
D'une cloche dans le lointain
Qui vibre et sonne.

Je vois s'ébattre maint oiseau
Qui voltige un instant sur l'eau
Effleurant l'onde,
Et puis s'envole en haut dans l'air
Pour respirer le pur éther
Loin de ce monde.

Parfois aussi d'un pied léger
Une fillette vient chercher
De cette eau fraîche;
Puis, entonnant une chanson,
Èlle retourne à la maison
Et se dépêche.

Et puis ailleurs de grands bœufs blancs
Viennent de leurs pas nonchalants
Tremper leurs lèvres
Dans le courant, tandis qu'auprès
S'ébattent dans l'herbe des prés
Deux ou trois chèvres...

Là-bas c'est un saule pleureur
Qui penche sur le flot moqueur
Ses longues branches,
Et du soleil le chaud rayon
Fait étinceler tout au fond
Les pierres blanches.

Que de fois le matin, rêveur
Sur ce bord paisible, enchanteur,
Je me promène,
Et je fais choir à pleine main
Des fleurs légères qu'au lointain
Le flot entraîne.

Mais c'est surtout quand il fait nuit
Que j'aime voir l'onde qui fuit,
L'onde limpide,
Quand au-dessus le firmament
Se montre à l'œil étincelant
Sans une ride...

Et quand surtout, tenant mon bras,
Ma belle me suit pas à pas
Et me murmure
Bas à l'oreille: „Oh! qu'il fait beau
S'aimer le soir au bord de l'eau,
De l'eau si pure!"

Disons maintenant quelques mots des sonnets. Ils sont au nombre de 14. On connaît les règles sévères de ce genre de vers, d'origine italienne, très cultivé il est vrai, mais présentant de réelles difficultés, aussitôt que l'on ne tient pas d'une main ferme l'instrument du ciseleur ou de l'orfèvre. Pourtant, pour ne point être parfaits, les sonnets de Charles-Henri Martin ne sont pas sans mérite. Il en est un où sa muse spéciale paraît s'être particulièrement manifestée, et dont le ton simple contraste puissamment avec l'austérité lugubre de la pensée. C'est une manie assez fréquente dans la littérature contemporaine, de préconiser cet état d'extinction que le Bouddhisme assigna jadis comme idéal à l'homme; mais parmi ces adeptes modernes du Nirvana, la plupart, sous le voile fallacieux d'un pessimisme furibond, ne révèlent, à qui regarde d'un peu près, qu'une envie de vivre avec plus de jouissances. Notre sonnet dépouillé de toute idée étrangère au sujet et de toute forme suspecte d'affectation, émeut bien autrement que la plus éloquente déclamation. Je le cite malgré les imperfections des deux tercets où la rime est remplacée à deux reprises par de simples assonances:

C'était, hélas! un rêve et je me croyais mort;
Je me voyais couché dans une boîte noire:
Près de moi l'on pleurait et l'on disait: il dort
De son dernier sommeil; prions à sa mémoire!

Je me sentais calmé, je bénissais mon sort!
Chacun se racontait ma vie et mon histoire.
L'un disait: avant nous il entre dans le port;
Un autre à ma santé proposait d'aller boire.

Tout à coup je compris que l'on me soulevait,
Que le lugubre char lentement m'emportait
Jusqu'à ce lieu de deuil ou notre œuvre s'achève.

Lorsque sur mon cercueil le tombeau fut fermé
D'un silence éternel enfin environné
Je me trouvais heureux, mais ce n'était qu'un rêve!

Le sonnet intitulé *A l'argent* plaît par l'inattendu de la finale:

... Quand tu viens c'est la joie, et quand tu fuis le deuil.
Ah! ne te sauve pas; vois-tu?... ma bourse est vide!

Les *Bluettes*, au nombre de dix, terminent le recueil des *Erophiles*. Toutes ne sont pas d'égale valeur, mais toutes sont originales; beaucoup dénotent une musique délicieusement mélancolique en même temps que de belles et bonnes idées:

Je voudrais avoir en partage
Une noble, une forte voix,
Qui, malgré le temps, malgré l'âge
Ferait tout vibrer à la fois.

Je chanterais ce qu'est la vie,
Ce qu'est le destin ou le sort;
Ce que c'est que la rêverie,
Ce qu'est l'hiver, ce qu'est la mort.

Je dirais ce qu'est l'espérance,
Ce qu'est la nuit, ce qu'est le jour;
Ce qu'est mon beau pays, la France,
Et ce que l'on nomme l'amour.

Je chanterais l'oiseau volage
Qui vole libre dans les cieux.
Je chanterais le gai visage
D'une jeune fille aux yeux bleus.

Et lorsqu'enfin mes chants de fête
Auraient fini par s'arrêter,
J'inclinerais ma pauvre tête
Et je me mettrais à pleurer.

Cette dernière strophe ne vaut-elle pas à elle seule tout un poème? Et la pièce ne rappelle-t-elle point quelques-uns de nos meilleurs ouvriers du vers, Musset, Heine, aux jours de leur grande gloire?

Enfin une dernière citation encore avant de clore ce chapitre. La pièce ne porte pas de titre. Il est vrai que l'idée qui couronne l'émotion est sombre; mais cela ne dépare nullement l'impression générale:

Nos deux noms sont inscrits dans l'écorce sauvage
D'un arbre où par moi-même ils ont été gravés.
La pointe d'un couteau servit à cet ouvrage;
Ce ne fut qu'à la nuit qu'ils furent achevés.

C'était un soir d'automne, et depuis lors la glace
Et la neige ont fondu sans pouvoir effacer
Nos deux noms. Chaque jour le zéphyre qui passe
De son souffle léger revient les caresser...

Oui, nos deux noms sont là. Parfois je me promène
Et je vais les revoir; oh, quel doux souvenir!
Mais leur aspect bientôt fait renaître ma peine,
Et j'ai hâte aussitôt, triste de revenir.

L'oiseau passe joyeux; il chante sur la branche:
Mais nos deux noms vieillis ne lui racontent rien.
Au-dessous le gazon sous la brise se penche
Sans voir un peu plus haut s o n nom auprès du mien.

Un jour le bûcheron pour chauffer sa famille
Viendra couper notre arbre et le mettre au foyer.
Je vois déjà d'ici la flamme qui pétille,
Et je sens nos deux noms ensemble s'embraser.

IV.

Reliquae est une œuvre posthume, une dernière couronne de fleurettes déposées par une main pieuse sur la tombe prématurée d'un enfant adoré. C'est pour cela sans doute que ce recueil porte en épigraphe ces beaux vers de Lamartine:

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphyre;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux;
Moi, je meurs, et mon âme, au moment qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Nous trouvons dans *Reliquae* encore quelques bien jolies strophes de Charles-Henri Martin. Il est vrai que le progrès sur le volume précédent n'est pas suffisamment marqué. Mais comment pouvait-il en être autrement, puisque quelques mois

seulement séparaient l'auteur de la tombe? Pourtant déjà la pièce du début vaut la peine qu'on s'y arrête un instant. Elle a pour titre *Gardez-vous:*

Si quelque mal secret et lent
Ronge votre corps constamment,
Gardez-vous de le dire!
Le monde est toujours si moqueur
Que, s'il savait votre douleur,
Il ne ferait qu'en rire.

Si votre but n'est point banal,
Si vous bercez quelque idéal
Au dedans de votre âme,
Gardez-vous bien de le montrer,
Certains voudraient vous enlever
Cette divine flamme.

Si quelque objet mystérieux
Hante votre cœur anxieux,
Gardez-vous de l'apprendre
A d'autres. Partout taisez-vous,
De peur que cet objet si doux
On ne vienne le prendre.

Surtout si quelque amour brisé
Dans votre jeune cœur usé
Laisse vide sa place,
Gardez-vous d'en rien faire voir;
En vain, — ce serait sans espoir —
Vous demanderiez grâce.

Ombres est un morceau à méditation. Il faut, en effet, faire un effort pour comprendre la pensée du poète. C'est presque douloureux comme du Baudelaire, mais le symbole est d'un genre moins pénible. Voici cette pièce:

O fantômes errants, ombres mystérieuses,
Par mon esprit rêveur évoqués si souvent,
Vous que je vois passer dans les nuits ténébreuses,
Emportés sous mes yeux comme au souffle du vent;
Formes sans contour fixe, impalpables génies,

Dont on ne peut savoir s'ils sont méchants ou doux,
Cohortes de la nuit, maudites ou bénies,
Spectres aux cent aspects, dites-moi: Qu'êtes-vous?...
Depuis mon plus jeune âge, ils paraissent hanter
Les lieux où je médite; ils voltigent dans l'ombre
Et dans l'air quelquefois je crois les voir flotter,
D'autant moins vaguement que la nuit est plus sombre.
Au-dessus de mon lit, comme pour protéger
Un sommeil agité de maint bizarre rêve,
Je les sens se pencher d'un mouvement léger;
Mais ils fuient aussitôt que l'aurore se lève.
Ainsi l'on voit errer ces oiseaux au matin,
Hiboux et chats-huants que le grand jour effraie,
Et qui vont rechercher d'un vol lourd, incertain,
Le fond de quelque trou, l'abri de quelque haie.
Par ces songes fréquents je suis un peu troublé,
Car même en plein soleil souvent je me rappelle
Les êtres qui la nuit m'ont si fort ébranlé,
Et je crois les revoir quand le jour étincelle.
Mais quelquefois aussi ces ombres m'ont charmé;
Oui vraiment, leur figure aux formes ondoyantes
Pour mon esprit sans doute en leur faveur frappé,
A su prendre à mes yeux des formes caressantes.
Dans un monde idéal avec eux emporté,
Je leur dois des instants de véritable ivresse;
Puis quand revient le jour, tout à coup arrêté
Mon rêve se termine en soupir de détresse.

Très belle aussi la pièce intitulée *Larme*. Elle est un peu longue, mais je ne puis m'empêcher d'en citer les meilleurs passages:

... Oui, je te vis briller, ô larme trois fois sainte,
Sur sa figure pâle esquissant un sillon;
Dans le vallon muet on entendait la plainte
D'un rustique petit grillon.

Puis je te vis rouler dans l'onde frémissante;
Le flot te recueillit, le flot pur et joyeux.
Il s'entr' ouvrit d'abord et, dans sa course errante,
T'entraîna bien loin de mes yeux.

O larme tu t'en fus, glissant sur l'eau légère
Loin de nous emportée aux dernier feux du jour;
Tu t'en fus à jamais, et là-bas la rivière
Bientôt dut te prendre à son tour.

Le grand fleuve plus loin t'a saisie en ses ondes,
Le fleuve solennel, majestueux, grondeur;
Tu le vis impassible et dans les eaux profondes
Tu pénétras sans avoir peur.

Vogue, vogue toujours, vogue, larme sacrée,
Suis ta liquide voie; ainsi toujours nageant
A travers l'univers, noble, pure, ignorée,
Vogue, belle larme d'argent.

Un jour tu descendras, toi qu'on croyait perdue,
Dans l'abîme sans rive aux flots toujours amers,
Et tu seras peut-être, ô larme disparue,
Une perle, étoile des mers.

Que dirai-je de *Vocation* sinon que cette pièce renferme déjà une belle et très noble philosophie, dénotant le combat intérieur d'un cœur qui souffre, mais qui n'a pas appris à désespérer.

Les deux yeux est le titre d'un morceau qui rappelle de certains contes de Dickens. Pourtant je cherche en vain dans mes souvenirs le sujet traité de la même manière. Il s'agit donc probablement d'une imitation du genre de l'écrivain des *Contes de Noël* et de *David Copperfield*.

Je ne dirai rien de *A vol d'oiseau, L'insecte mort, Ma chambre, Le parapluie de Thomas*. Ces pièces ressemblent à d'autres que nous connaissons déjà et n'ajouteraient rien à la réputation de Charles-Henri Martin.

Et maintenant, penché sur cette âme envolée, qu'on me permette encore cette ultime citation qui porte pour titre un simple point d'interrogation:

Je ne sais dans cent ans si l'on aura mémoire
Du jour de ma naissance et du jour de ma mort:
Peut-être aurai-je aussi mon humble part de gloire;
Cela dépend des gens, mais encore plus du sort.
Qui pourrait du destin diriger les caprices?
Chacun lutte pour soi. De ce combat humain
Ce qu'on garde à coup sûr, ce sont des cicatrices.
Que pensait le destin lorsqu'un jour dans la main,
Quand je n'y songeais pas, il me mit une lyre,
En me disant: prends-la, joins-y ton jeune accent.
Etait-il sérieux ou bien voulait-il rire?
Je ne sais, mais depuis je tiens à l'instrument.

J'ai glané abondamment dans les deux recueils de Charles-Henri Martin; j'ai fait de nombreuses citations. Aurais-je pu en faire trop? J'aime à croire que ceux qui apprécient les jolis vers m'accorderont d'emblée la faveur de leur indulgence. Mais les autres, les indifférents?... Que m'importe! Je suis heureux d'avoir rencontré une fois encore sur mon chemin la muse aimée de mon compatriote, et si j'ai réussi à la faire aimer à d'autres c'est que je n'aurai pas manqué mon but.

V.

Charles-Henri Martin fut aussi prosateur, qualité en laquelle il nous a laissé une nouvelle intitulée *Pégase* et publiée également après sa mort (1886). Ici encore le sentiment de la mélancolie prédomine. C'est une course effrénée vers l'idéal qu'entreprend le héros de cette histoire. Puis, au moment où il croit avoir atteint son but, le voilà qui périt misérablement en se précipitant dans un gouffre. Cette image ne rappelle-t-elle pas un peu les aspirations de notre poète? Lui aussi aurait voulu toujours davantage apprendre, savoir, agir, vivre, et par surcroît d'efforts il ne parvenait qu'à précipiter le dépérissement de son organisme. Et l'on dirait que, pressentant le terme prochain de son existence, il aurait voulu mettre au moins quelque chose de lui dans les personnages de sa création. Sous ce rapport il y a dans le héros de cette nouvelle plus d'un trait qui frappe: Valentin de Vieuxroc est certainement un type qui a vécu.

Depuis que Charles-Henri Martin a disparu, le printemps nous a ramené plus de quarante fois l'érophile aux délicates fleurettes. J'aime à la chercher quelquefois et, quand je la découvre, il me semble que l'âme de Charles-Henri plane sur ses corolles dans toute sa splendeur. Car ses *Erophiles* aussi annonçaient le printemps, un printemps plein de promesses, prêt à s'épanouir dans tous les cœurs sensibles. Hélas! sa destinée était tournée vers d'autres cieux. Il partit trop tôt pour ce pôle invisible, mystérieux, d'où l'on ne revient pas et vers lequel sont dirigés tous les regards des humains.

Oui, Charles-Henri, tu fus un noble cœur et une âme élevée. Et puisque ton cher souvenir me reste, permets-moi de te dire comme le doux Francis Jammes dans *le Deuil des Primevères*, disait au tendre, à l'incomparable Albert Samain:

Je songe à toi. Je songe au vide pur des cieux.
Je songe à l'eau sans fin, à la clarté des feux.
Je songe à la rosée qui brille sur les vignes.
Je songe à toi. Je songe à moi. Je songe à Dieu.